

1

*Dans ma vie, j'ai aimé, j'ai désiré bien des choses,
j'ai caressé bien des espoirs, espoirs d'enfant d'abord,
puis d'homme irrésolu, mais je n'ai jamais désiré
être comédien. J'avais d'autres rêves en tête,
plus brutaux, plus casse-cou.*

Il est difficile d'écrire la vie de Jean Gabin. Sa voix, ses traits, sa dégaine ont été mis à toutes les sauces. Ses portraits, à tous les âges de la vie, ornent les murs de tous les cafés de Paris. Peut-être parce que son nez cassé, ses yeux bleu glace et son accent de titi ont tant marqué les esprits qu'ils résument à eux seuls les tribulations d'un siècle. Il demeure un personnage évasif, tant il est vrai que ses vies personnelle et professionnelle se reflètent mutuellement.

Comme il se confiait très peu, il demeure une figure mystérieuse. Jean-Alexis Moncorgé reste toujours dissimulé derrière Jean Gabin, mais son évolution personnelle et artistique est un miroir extraordinaire de son époque, avec ses grandeurs et ses misères, ses beautés et ses amertumes. Prévert, collègue et ami, et autre voix de l'époque, lui dédiera avec justesse ce quatrain :

*Jean Gabin
Toujours le même jamais pareil
Toujours Jean Gabin
Toujours quelqu'un.*

Bref : une force de la nature, l'incarnation même de l'idée de *monstre sacré*. On pourrait dire sans doute le plus sacré des monstres. Alors pourquoi, en cette quarantième année depuis sa mort, le raconter de nouveau ? Pour récupérer sa dépouille ? Pour glorifier un homme déjà immortel ? Peut-être plutôt pour retrouver, dans ses répliques, dans ses paroles et celles de ses proches, le reflet de l'histoire, les mots révélateurs de l'esprit du temps. Pour beaucoup, Jean Gabin est le visage de sa génération. On pourrait, sans trop d'efforts, en faire l'incarnation même de l'idéal masculin de la France du vingtième siècle : laconique, bougon, tendre mais pas démonstratif, collectionnant les aventures sans jamais paraître mépriser les femmes, prêt à se défendre et revendiquant farouchement son droit inaliénable à la tranquillité. Au fil des quatre-vingt-treize films de sa carrière, il aura joué les fils, les amants, les pères, les frères de toute la France. Sans artifice, sans jamais cabotiner, il imposera sa gouaille de titi et son ironie banlieusarde à un cinéma national en quête d'identité. Et ici, nous proposons qu'il soit aussi admis qu'il fut un acteur de l'histoire, construisant un pont entre les vies culturelles du siècle ancien et du nouveau.

Car par plusieurs aspects, 1904 appartient encore au dix-neuvième siècle. Son charbon, ses trains à vapeur, la rareté des automobiles le suggèrent. La mode est au chapeau melon, au corset, mais la crinoline disparaît. À y regarder cependant, quelques événements posent les fondations du vingtième siècle balbutiant. Ainsi, l'Entente cordiale conclue entre la France et le Royaume-Uni cimente une alliance encore vacillante entre ennemis ancestraux pour endiguer les ambitions coloniales de l'Allemagne. Les fondations sont posées d'un jeu d'alliances fatal.

Mais le siècle nouveau ne s'annonce pas que dans les ambassades ou les palais. À Montmartre, Aristide Bruant délaisse la scène pour l'écriture, se faisant déjà mémorialiste d'une époque qu'on dit encore belle. On le voit moins

au Lapin agile ou au Chat noir, où Picasso a pris la relève de Toulouse-Lautrec. Mais les Caf'conc' et les cabarets continuent d'illuminer les nuits de la Butte, et l'absinthe continue de couler. Parmi ceux qui la servent, et qui pour la plupart ont fait ou feront leur tour de chant, Madeleine, dite Hélène, Petit et Ferdinand-Joseph Moncorgé, dit Joseph, ou Ferdinand, ou Georges, ou Eugène, Gabin.

Ce nom de scène : Gabin. Deux syllabes qui évoquent si fort la voix, les yeux, les traits d'un seul homme qu'on s'étonnerait presque qu'il soit le second à le porter... L'origine en serait purement fortuite. En 1885, Ferdinand a dix-sept ans et se fâche avec son père Alexis, chauffeur de locomotives, qui le verrait bien aux Ponts et Chaussées. Quittant le domicile parental, il tente sa chance dans les cabarets. On lui demande un nom de scène – Moncorgé, ça sonne mal, c'est compliqué, les compères l'écorchent, et puis, pour devenir pleinement citoyen montmartrois, il faut changer de nom. « Gabin », simple et clair, aurait été un vague souvenir de l'indicateur ferroviaire de son père. Pas de symbole, pas de référence, deux syllabes au hasard.

Ferdinand fait de la bohème son métier. Il a du talent et il est dur à la tâche. Il fait un tour de chant qui a du succès. Quand il ne dort pas, il est sur scène ou derrière le comptoir. Il épouse sa partenaire de scène, Madeleine – qui pour chanter préfère s'appeler Hélène. Elle a trois ans de plus que lui, qu'elle a passés comme plumassière dans le Sentier avant de prendre d'assaut les scènes d'opérette et de cabaret. Il leur naît six enfants, dont trois survivent – détail qui rappellera peut-être que Zola n'était pas loin. Ils s'appellent Ferdinand-Henri (né en 1888), Madeleine (1890) et Reine (1893). Gabin devient une vedette à la Cigale, où il sera régulièrement à l'affiche pendant quinze ans.

Après dix ans de vie commune, ayant touché des cachets assez conséquents pour épargner, ils achètent une maison à Mériel, dans ce qui s'appelait la Seine-et-Oise, aujourd'hui

Val-d'Oise. C'est encore un reflet de l'époque que cet achat. Si le long des canaux est jalonné de hangars et d'usines, les bords de la Marne, de la Seine, de l'Oise et de la Bièvre sont le refuge champêtre des Parisiens fatigués, bourgeois, ouvriers et bohèmes. Quand arrive un congé, les quartiers de noce et d'industrie se vident, et leurs habitants vont danser dans les guinguettes, pêcher à la ligne et faire la sieste au fil de l'eau. Les Moncorgé, convaincus que la campagne était un meilleur environnement pour les enfants, y installèrent leur vie de famille, ne gardant qu'une chambre de trois mètres sur trois à Paris pour dormir entre deux engagements ou quand ils rataient le train.

En 1904, il leur naît un septième et dernier enfant, Jean-Alexis-Gabin. Notons au passage le nom de scène légitimé par l'état civil... Il voit le jour le 17 mai au 23, boulevard de Rochechouart, chez une sage-femme, à un jet de pierre du cœur battant de la nuit parisienne, où les heureux parents retournent bien vite accompagner de leurs chants la valse des verres et des bouteilles. Mais Jean grandira à Mériel, loin des occupations parisiennes de ses parents :

— Quant à mon père, le plus lointain souvenir d'enfance que j'ai conservé de lui est celui d'un homme qui « passait » chaque jour à la maison comme une sorte de mystérieux voyageur, et à des heures où le plus souvent je dormais. Il rentrait en effet tard, par le dernier train du soir, dormait toute la matinée et repartait en début d'après-midi alors que je faisais ma sieste. Avec les années, ce fut à peu près la même chose, à la différence que lorsqu'il repartait j'étais à l'école ou en train de courir la campagne, confiera-t-il bien plus tard à André-Georges Brunelin, son ami, confident et biographe. Le même écrira : *Mériel a été à Gabin ce que Whitechapel fut pour Chaplin.*

C'est dire qu'à Mériel, Jean, qu'on appelle encore Jeannot, connaît ses premières peurs et ses premières joies, ébauche ses premiers projets, saisit ses premières libertés. Il est soit

un gamin de Mériel, soit un gamin de Paris qui aurait ses quartiers à la campagne. Il fait des allers-retours en train, avec ses parents ou ses sœurs. Son grand-père est cheminot, et il s'endort bercé par le trot des wagons et le sifflement mélancolique des locomotives. Dans « Quand je revois ma vie », il écrira :

Longtemps, les locomotives me tentèrent. Leur force calme, leur vitesse puissante me troublaient. J'aurais aimé être leur maître. Tout enfant déjà, je désirais être mécanicien de rapide, et je me voyais dans une cote bleue, maculée d'huile, le visage noir, le front lourd de responsabilités, surprenant les signaux de mes regards énergiques.

Je les aime encore, les beaux monstres d'acier.

Leur rapide apparition, au hasard d'un passage à niveau, réveille en moi tout un monde de désirs assoupis. Il suffit d'un panache de fumée surpris au faîte d'un remblai pour m'entraîner, à la suite de mes songes, dans un monde familier que j'avais créé pour moi.

Il apprend à parler dans les cabarets et les théâtres du Paris nocturne, et à marcher au bord de l'Oise, au son du musette qu'on jouait dans les guinguettes de banlieue. Il en gardera un sérieux penchant pour la langue verte et un pas de danse léger.

Son frère aîné, déjà grand, est comme ses parents, pris par le travail, et absent de Mériel. À la maison, c'est sa sœur Madeleine, de quatorze ans son aînée, qui s'occupe de lui. Tendre et attentionnée, elle le nourrit, l'habille de vêtements de récupération retouchés avec leur mère, et l'entoure de ses affections. Convaincue qu'un musicien *s'en sort toujours avec son instrument* – conviction d'une enfant des coulisses –, elle lui apprend le piano. Il semble moins convaincu qu'elle de l'utilité de l'exercice :

— Durant des heures, elle me forçait à taper sur le clavier du piano de la maison de Mériel, racontera-t-il avec un sourire en coin.

En 1909, Madeleine épouse le boxeur Jean Poésy, poids plume invaincu de toute sa première saison dans le ring. Il est pour Jeannot un véritable mentor et fait de lui un pratiquant assidu du noble sport et un spectateur éclairé.

— Le goût du mouvement devait faire naître en moi le goût du sport. Mon beau-frère Poésy me communiqua la flamme qui le brûlait sur le ring. Il m'apprit à boxer. Il avait installé son camp à Mériel et s'entraînait là. J'avais plaisir à le voir travailler, et surtout à surprendre, au hasard de l'entraînement, des grandes vedettes du ring qui venaient lui rendre visite, comme Eustache ou Frank Moran qui prépara, à Mériel, son premier match contre Jack Johnson.

Poésy lui apprend aussi à chasser, et Jeannot est fier comme Artaban de porter le fusil ou de relever les collets.

De ses expéditions parisiennes, Jeannot rapporte une autre passion :

— En 1909, sur les épaules de mon père, j'ai vu gagner à Longchamp le cheval Rond d'Orléans, de monsieur de Saint-Alary, monté par Milton Henry. Casaque rayée jaune et marron, toque idem.

La précision de ce souvenir suffit à évoquer l'enthousiasme immédiat du garçon pour la chose hippique.

Par ailleurs, traînant dans les coulisses des théâtres, il rencontre un autre enfant de la balle, avec qui il se chamaille pendant que leurs parents se font applaudir. C'est Pierre Espinasse, qui racontera beaucoup plus tard, quand la France entière le connaîtra sous le nom de Brasseur :

— Dans les années 1912-1913, c'est-à-dire très peu de temps avant la Première Guerre mondiale, il y avait chaque soir dans les coulisses du Palais-Royal deux gosses qui n'arrêtaient pas de se chamailler et de se faire engueuler par le régisseur. Ces deux gosses, qui avaient sept et huit ans, c'était Jean Gabin et moi. Son père et ma mère jouaient la même pièce au Palais-Royal.

Il aime aussi sillonner seul la campagne à vélo, explorer la forêt de l'Isle-Adam toute proche et traîner chez le père Haring, paysan du coin. Celui-ci lui apprend les besoins des champs et des bêtes, et le rythme fondamental des travaux et des jours. Ceci s'avère plus qu'une distraction enfantine. Ce premier apprentissage de la terre marquera l'esprit de Jeannot à vie et sera la source cinquante ans plus tard de sa plus grande tragédie.

On le comprend, avec tant de choses à voir et à faire, Jeannot n'a pas vraiment le temps d'user les bancs de la communale de Mériel...

C'est ainsi que 1914 trouve un garçon de dix ans indépendant, sportif, mauvais élève, mais curieux et déjà affranchi de pas mal de choses.

— J'étais un traîne-champ, se souviendra-t-il. Je me revois encore, avec mes culottes courtes rapiécées, mon visage rougeaud et mes cheveux blonds...

Premier événement marquant de l'année : il se fait écraser le nez lors d'un match de boxe. En conséquence de quoi, il deviendra banal de dire plus tard, quand ses traits crevaient tous les écrans de France : « Il n'est pas beau, mais il a *une gueule*. »

Deuxième événement : la guerre, qui appelle Jean Poésy et Ferdinand-Henri sous les drapeaux. Après la retraite initiale de Charleroi, le 4^e zouaves, talonné par les Allemands, campe à quelques kilomètres de Mériel. Ferdinand et Hélène rapprochent d'eux leurs enfants et s'installent avec eux rue Custine, dans un appartement au rez-de-chaussée.

Entouré de sa mère et de ses sœurs, confiné dans un petit appartement d'où il voit passer la foule parisienne par des fenêtres à barreaux, Jeannot a le sentiment que Mériel est loin. Il est inscrit à l'école de Clignancourt, mais s'ingénie à faire l'école buissonnière. Loin du père Haring, il apprend d'autres métiers. Paris pendant la guerre est bien sûr terni ; les conditions de vie se sont durcies. Pendant quatre ans, c'est l'hiver à

Montmartre, et les cigales, dont Ferdinand et Hélène, doivent trimer d'autant plus pour joindre les deux bouts. Madeleine et Reine travaillent dans des usines et n'ont guère le temps de s'occuper de lui. Ils finissent par le confier à son grand-père Alexis, dont il porte le nom, même s'il n'en use pas, et qui encourage l'amour des trains que Jeannot concevait déjà dans sa chambre de Mériel. Mais Alexis vit à Boulogne, tout près du champ de courses d'Auteuil, et c'est là plutôt qu'à l'école que Jeannot préfère s'éduquer. Revenu à la charge de Madeleine, il vit avec elle, ainsi que leur grand-mère et leur tante maternelles. Ici, il s'apaise un peu. Bien sûr, il continue de s'initier au turf et à la belote dans les bars où son père parie. Mais dans le chaleureux entourage féminin de sa maison, sa curiosité naturelle et sa bonne volonté l'amènent à apprendre la cuisine. D'enfant gourmand, Jeannot devient apprenti gastronome. Malgré les restrictions de guerre, il apprend les rudiments de la cuisine faubourienne sous la férule de sa sœur et de sa grand-mère. Même, grâce au bagout qu'il manie déjà bien, il arrive à dégotter aux Halles quelques aliments rares qui améliorent la marmite familiale.

En 1918, c'est un Jean plus rusé et moins rêveur qui apprend la mort de sa mère en septembre et l'armistice en novembre.

La perte d'Hélène éloigne encore un peu plus le père et le fils. Jeannot, qui a obtenu son certificat d'études à Clignancourt, renâcle à étudier au lycée Janson-de-Sailly, où Ferdinand l'avait inscrit dans l'espoir qu'il se range et consacre sa considérable intelligence à ses études.

Mais Jean, toujours premier de classe à l'école buissonnière, a d'autres idées en tête.

Les cheveux blancs et devenu monstre sacré, il se souviendra de son adolescence de titi :

— J'ai été manœuvre et magasinier. J'ai commencé à travailler à quatorze ans, moi. J'étais seul, j'avais perdu ma mère et j'étais seul, et mon père n'avait pas trop le temps

de s'occuper de moi... J'étais à l'école jusqu'à quatorze ans, quatorze ans et demi. J'étais un élève, euh..., très moyen, quoi. Je jouais avec les gars, quoi, je jouais avec les copains, on jouait aux plumes, sur le trottoir, dans la rue. J'étais livré à moi-même très jeune, vous savez, et quand il faut gagner sa croûte, ben..., faut essayer de gagner sa croûte, faut travailler, pour pouvoir vivre. C'était au jour le jour, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir, euh..., de ne pas gagner tellement d'argent, mais d'avoir une vie très agréable. Ça ne m'empêchait pas d'aller danser avec les filles, ça ne m'empêchait pas d'aller jouer au football... J'étais très heureux. J'étais très heureux, je n'enviais personne.

Il lui faut gagner sa croûte : eh bien, il la gagne. D'abord, comme garçon de bureau à la Compagnie parisienne d'électricité, mais, se sentant confiné, il rue dans les brancards. Ensuite, il travaille à la gare de La Chapelle comme cimentier. Il espère trouver une place dans les trains, mais aucune ne se libère. Un copain lui trouve une place mieux payée dans une fonderie ; il accepte. Par bouche-à-oreille, il entend parler d'une place dans un magasin d'automobiles à Drancy ; il y suit son amour de la mécanique. Lassé d'habiter si loin de son travail, il devient à Paris vendeur de journaux à la criée. Il fréquente les salles de spectacle, puisque c'est là qu'il a sa famille et ses amis, mais ne montre aucune inclination pour la scène.

— À l'inverse de tous les gars qui voulaient faire ce métier, moi, ce métier, je voulais pas le faire. Parce que je voyais mon père apprendre ses rôles... Parce que mon père était dans le métier, et ma mère aussi a fait son tour de chant, moi, je suis un gars de la balle... Moi, je voulais être mécanicien de locomotive, quand j'avais dix-sept ans.

Pourtant, en observateur participant, il s'éduque à son futur métier – à sa manière. Ouvert à toutes les propositions, avide d'expériences diverses, il essaie en quelques années d'adolescence les casquettes de différents métiers et corpo-

rations. Il apprend le langage, la démarche, la gestuelle de toutes les communautés ouvrières auxquelles il se joint, avec le même intérêt qu'il avait consacré à l'apprentissage du métier de la terre, à Mériel.

D'ailleurs, la guerre finie, sa mère emportée par la maladie, son père plus bourreau de travail que jamais, il retourne, par intermittence, dans la campagne de son enfance. Madeleine y est retournée avec Jean Poésy, qui a perdu une jambe dans les tranchées et doit apprendre à vivre hors du ring. Les deux Jean braconnent dans la forêt de l'Isle-Adam et refont le monde en pêchant à la ligne. La retraite forcée de Poésy est aussi celle de Jean. Il évoquera la boxe d'avant-guerre dans une interview pour *Match l'intran* au début de sa carrière cinématographique, en 1932 :

— Je ne boxe plus. Tout au moins, plus sérieusement, mais assez cependant pour ne pas avoir complètement oublié ce que j'ai su jadis. Je n'étais pas un bagarreur comme vous semblez le penser. Au contraire, je boxais en scientifique, avec un gauche très vieille école anglaise et un classique crochet du droit. C'est qu'avant la guerre, voyez-vous, on prenait soin d'apprendre leur métier aux boxeurs. On voyait rarement alors se produire en public de jeunes gars n'ayant pour tout bagage pugilistique que leur courage, la force de leurs poings et leur faculté d'encaissement : des gars qu'on retrouve tôt ou tard entre les murs capitonnés d'un cabanon.

Ainsi, à l'image du pays, la vie familiale des Moncorgé se reconstruit tant bien que mal. Ferdinand-Henri est devenu militaire de métier, Jean Poésy, malgré (ou peut-être à cause de) sa jambe, apprend le métier d'arpenteur, Madeleine fait bouillir la marmite... Mais la vie ne sera plus la même : Hélène n'est plus, et la Belle Époque est bel et bien dans le passé – ce n'est d'ailleurs qu'après la guerre qu'on commence à l'appeler ainsi. À Montmartre, Bruant a racheté le Lapin agile pour le sauver de la démolition,

mais la clientèle a changé. Sur les scènes de boulevard, Mistinguett a remplacé Fréhel dans les bras de Maurice Chevalier et dans les cœurs des Parisiens. On n'appelle plus Ferdinand « le beau Gabin ». Il joue les vieux barbons et les majordomes, et désespère de son fils, qui se débrouille tant bien que mal, mais ne se fixe pas.

En 1922 se produit donc une scène rarissime : un père, inquiet pour son fils, lui enjoint de faire du théâtre.